

Pourquoi les peuples d'Afrique noire connaissent Dieu sans lui rendre un culte ?

Les enjeux du culte africain

Benjamin Kokou AKOTIA*

*Doyen de la Faculté de théologie de l'UCAO-UUA, Abidjan

Résumé

A l'opposé du judaïsme, du christianisme et de l'islam, le culte des peuples d'Afrique est un renoncement au culte à la divinité céleste en faveur des idoles sous la forme d'ancêtres ou de génies. Pourquoi les uns évitent-ils Dieu, et pourquoi les autres évitent-ils les idoles ? En répondant à cette question, on peut savoir pourquoi rendre culte et à qui rendre culte. On dirait que c'est parce que les hommes habitent un territoire qu'ils rendent un culte. C'est ce que cette étude veut montrer.

Mots-clés : Culte, Hospitalité, Ancêtres, Dieu, Territoire.

Abstract

In contrast to Judaism, Christianity and Islam, the worship of the peoples of Africa is a renunciation of the worship of the celestial deity in favour of idols in the form of ancestors or geniuses. Why do some avoid God, and why do others avoid idols? By answering this question, we can find out why worship and whom to worship. It seems that it is because men live in a territory that they worship. That's what this study wants to show.

Keywords: Worship, Hospitality, Ancestors, God, Territory.

INTRODUCTION

Les peuples d'Afrique noire connaissent Dieu, mais curieusement ils ne lui rendent aucun culte¹. Comment comprendre cela ? Je souhaite analyser les cultes des religions traditionnelles africaines pour rendre compte de leur rapport à Dieu. L'attitude des peuples d'Afrique noire permet de comprendre les enjeux des cultes rendus à Dieu². Le but de cette enquête est de formuler une théorie anthropologique qui permet de répondre aux questions suivantes : Pourquoi rendre culte ? A qui rendre culte ? J'essaye de vérifier la théorie en observant notamment le culte chrétien et le culte musulman. On dirait que c'est parce que les hommes habitent un territoire qu'ils

rendent un culte. En effet, celui vers qui le culte est adressé ressemble à celui qui autorise l'habitation d'un territoire.

1. L'ancêtre et l'hospitalité

Le système cultuel africain mérite attention pour sa simplicité et sa singularité déroutante. Pour notre sujet, il suffira d'observer les partenaires du culte, notamment les officiants et les réalités sacrées auxquelles le culte est adressé. Dans les religions traditionnelles d'Afrique noire, le culte s'adresse essentiellement à deux catégories : les génies et les ancêtres³. Les officiants sont aussi de deux catégories : il y a ceux qui officient pour une communauté et ceux qui officient pour des adeptes.

1.1. Les ancêtres et les génies

Le culte principal dans la religion traditionnelle africaine s'adresse aux ancêtres⁴. Il concerne tous les membres de la communauté, et son officiant est connu, il est généralement le doyen d'âge. A son décès ou lorsqu'il est définitivement incapable de l'accomplir, un successeur est désigné. Le culte ne s'adresse pas à un ancêtre en particulier, mais à la totalité des ancêtres. La liste convoquée n'est jamais exhaustive, et le culte ne s'adresse pas seulement à ceux qui sont invoqués. C'est donc à toute la communauté des ancêtres que la communauté des vivants rend culte.

Si c'était un ancêtre en particulier qui recevait un culte, on pourrait penser qu'il en a le droit en raison de son héroïsme. La totalité des ancêtres manifeste clairement qu'il n'y a pas une action héroïque pour laquelle ce culte leur est rendu. Le culte leur est rendu simplement pour le fait d'être ancêtre, c'est-à-dire le fait d'avoir vécu avant les vivants d'aujourd'hui. L'action commune à tous les ancêtres pour laquelle ils reçoivent le culte est que les vivants leur doivent la grâce d'être là. Si l'on chante la bravoure de l'un ou de l'autre, c'est toujours pour dire la grandeur de la tribu dont il fait l'honneur. Tous les gestes cultuels sont tournés vers le sol et semblent désigner l'endroit où se trouvent les ancêtres. Lorsque, par exemple, de la nourriture tombe à terre, on dit que les ancêtres l'ont prise. On voit souvent les Africains verser de l'eau à terre avant de boire. Toute l'attention cultuelle aux ancêtres se tourne vers le sol. Il convient de rendre compte de ce lien entre les ancêtres et le sol pour comprendre ce que les Africains font lorsqu'ils rendent culte à leurs ancêtres. C'est le culte rendu aux génies⁵ qui rend mieux compte du geste cultuel des Africains comme reconnaissance d'hospitalité.

Culte et hospitalité

L'autre réalité à laquelle le culte est rendu en Afrique est constituée par les génies⁶. Selon les peuples d'Afrique noire, toute la nature constitue le lieu d'habitation des génies. Pour accéder à un cours d'eau, à une montagne ou à un arbre, on leur demande l'hospitalité. Lorsque l'hospitalité devient permanente, elle donne lieu à un culte. C'est ainsi qu'on rendra culte aux génies de la rivière qui désaltère le village. Chaque village rend culte aux génies qui sont censés avoir cédé l'espace où le village est construit pour donner ainsi hospitalité aux habitants. Dans ces cas précis, l'officiant est toujours membre de la famille de l'ancêtre fondateur du village, celui qui a demandé l'hospitalité aux génies. Il apparaît donc que le culte est rendu aux génies en raison de l'hospitalité qu'ils ont accordée aux humains. Ceci permet de comprendre le culte rendu aux ancêtres eux-mêmes. C'est au titre de devanciers qu'ils reçoivent un culte. En définitive, chacun rend culte à celui qui l'a accueilli. Celui à qui on rend culte, c'est celui à qui on doit l'espace dans lequel on se tient actuellement.

C'est parce que le territoire appartenait aux génies avant l'arrivée des hommes qu'ils leur doivent un culte. C'est parce que les habitants d'aujourd'hui héritent le territoire qu'ils habitent des ancêtres qu'ils leur doivent un culte.

C'est pour une même raison que l'on rend culte aux génies et aux ancêtres : ils ont laissé habiter un territoire. En dehors des génies qui reçoivent le culte collectif de toute la communauté, un génie peut offrir son amitié à une personne. Le couple formé par le féticheur et son fétiche mérite attention. On retrouve souvent des fétiches à la périphérie des villages ou carrément dans la nature. On retrouve parfois des fétiches dans des maisons ou alors des féticheurs qui vont habiter la brousse auprès du génie qui les a pris en amitié. Il y a des féticheurs qui reviennent après des années de disparition et qui racontent comment ils ont été adoptés par des génies. Toutes ces manifestations mettent en scène une dynamique qui montre que l'un accueille l'autre. La relation entre le fétiche et le féticheur est une relation d'amitié qui se traduit par l'hospitalité. Le fétiche se présente comme un génie qui reçoit ou qui donne l'hospitalité. Seul le féticheur a le devoir du culte envers son fétiche. Le culte, dans ce cas, est privé. Les services que ce génie peut offrir en particulier peuvent cependant être sollicités par tout requérant. Ainsi, un génie ami d'un habitant d'un village peut libérer de la folie. Ceux qui ont des problèmes avec cette maladie peuvent venir de partout demander ses services. Le fétiche peut aller jusqu'à fidéliser des adeptes à

travers des alliances et des vœux. Dans ces cas de figure, les adeptes bénéficient de la protection due à l'hôte. En effet, il est indécent d'attaquer son adversaire chez son hôte. Le principe d'efficacité de l'action d'un fétiche est l'hospitalité. C'est donc au titre de l'hospitalité que les fétiches sont des protecteurs⁷. Une fois encore, le culte rendu est motivé par l'hospitalité.

1.2. L'hospitalité de la terre habitée

Il apparaît que la raison essentielle du culte est l'hospitalité accordée⁸. La dynamique de l'hospitalité finit par désigner le sol comme la maison d'accueil. Les génies apparaissent ainsi comme les gardiens du sol où ils accueillent leurs hôtes, les ancêtres eux aussi sont les gardiens du sol où, accueillis eux-mêmes par les génies, ils accueillent leurs hôtes. On peut être tenté de voir dans le culte aux ancêtres une expression de la relation de sang.

A ce sujet, il faut noter que le culte n'est pas rendu seulement aux ancêtres dont on est les descendants. En effet, l'officiant du culte aux ancêtres agit pour toute la communauté composée de plusieurs familles, y compris des étrangers accueillis. Le chef de terre officie pour tout le village, le féticheur officie pour ses adeptes. Il apparaît que les hôtes des ancêtres ne sont pas seulement leurs descendants, mais tous ceux qui habitent le territoire qu'ils ont quémanté en premier aux génies. Les ancêtres et les génies accueillent au même titre. En définitive, on rend culte à l'ancêtre et au génie en raison du fait qu'ils ont accueilli.

On peut le voir, lorsqu'un étranger verse de l'eau de bienvenue à terre avant de boire, il la verse non pas d'abord à ses propres ancêtres, mais bien aux ancêtres du lieu où il se trouve. Il rend, en fait, hommage à la terre où il se trouve⁸. Il faut noter que l'hospitalité est double : tout homme est d'abord accueilli dans un groupe humain, une famille, un clan, une ethnie.

Ce groupe humain lui-même est accueilli sur un territoire. En rendant culte, c'est ce second accueil que l'on célèbre. En rendant culte aux ancêtres, on rend culte au groupe humain, mais pour finalement le rendre au sol où il est installé. Le type de culte que les peuples d'Afrique noire rendent les détermine comme des hôtes de la nature. En effet, ils reconnaissent dans la nature des génies qui en ont la garde et qui exercent l'hospitalité envers les humains. C'est l'hospitalité de la terre qui est personnalisée à travers la figure des génies et des ancêtres. En prêtant une âme à la nature, les peuples d'Afrique lui reconnaissent son statut de maison d'hôtes.

Hospitalité et paternité adoptive

La double hospitalité témoigne que l'autorité de l'ancêtre ne s'exerce pas seulement sur une descendance, mais sur ceux qui habitent un territoire donné. On peut finalement dire que le culte est rendu aux pères adoptifs que sont les génies et les ancêtres. Il est important de noter cette singularité du lien dévotionnel que les communautés d'Afrique noire entretiennent avec les êtres auxquels ils rendent culte. L'hospitalité traduit une adoption⁹.

A ce sujet, on peut noter combien les Africains donnent facilement un titre de parenté à ceux avec qui ils entrent en contact. Les tontons et les tatas, les mamans et les papas, les fils et les filles, avec qui il n'y a aucun lien biologique de parenté traduisent la dévotion et l'hospitalité. Lorsque vous introduisez un Africain sous votre toit, vous devenez son papa si vous avez l'âge de son père, vous prenez la place du parent que vous avez ainsi assumé à son endroit. Le culte est l'expression de la reconnaissance, non pour le fait qu'on est engendré, mais pour le fait qu'on est accueilli dans un espace. On ne rend pas culte pour la vie qu'on a reçue, mais pour la paix et la sécurité du lieu qui conserve la vie.

Dieu sans prophète et sans culte

La preuve ultime qui permet de comprendre le culte des peuples d'Afrique noire comme un geste de reconnaissance pour l'hospitalité accordée est le fait que Dieu ne reçoit aucun culte. En effet, le fait d'avoir son espace céleste et inaccessible l'exonère de tout devoir d'hospitalité. Le renoncement au culte à Dieu confirme la logique selon laquelle, seuls les gardiens de la terre, lieu habité par les humains, ont droit au culte. En conséquence, chacun a ses génies et ses ancêtres, mais Dieu n'est la propriété de personne. Personne ne saurait prétendre qu'il est plus à lui et s'en prévaloir devant les autres. Puisqu'il est impossible de rendre culte à Dieu, on est obligé de se faire accueillir par les premiers occupants. L'absence du culte adressé à Dieu va de pair avec l'absence de prophète. La religion traditionnelle africaine ne connaît pas la figure d'envoyé de Dieu. Le lien entre l'absence du culte à Dieu et l'absence de prophète est structurel. La présence du prophète, non seulement oriente le culte vers Dieu, elle le détourne des ancêtres et des génies. On dirait que le culte prophétique est un culte qui confisque le culte pour Dieu au détriment des autres adresses considérées comme idolâtriques. Le prophète opère un contact avec le divin qui déclassé les idoles. Ce que le prophète obtient structurellement, c'est l'évitement des ancêtres et des idoles. Il oriente vers le ciel ceux qui seraient tournés vers la terre.

Le prophète est celui qui met en contact une communauté avec le Dieu du ciel. Il le fait toujours pour éviter l'hospitalité.

En effet, si le culte adressé aux ancêtres et aux génies est une reconnaissance pour l'hospitalité, le culte qui en éloigne est un évitement de l'hospitalité. On dirait que c'est pour éviter de reconnaître aux ancêtres et aux génies d'un territoire la grâce de l'hospitalité que l'on adresse le culte à Dieu.

L'hospitalité fondatrice du culte et de la société construite par les peuples d'Afrique noire est la marque de leur manière d'être au monde. Est-ce par gentillesse qu'ils sont si hospitaliers ? Un vieux sage, Apiedou, m'a dit : si tu hérites d'un puits dans le désert, pour survivre, lorsque tu vois des gens passer, n'attends pas qu'ils te demandent à boire, crie pour les inviter à boire de ton puits. Ce n'est pas par gentillesse, c'est pour la paix. On peut le noter, lorsqu'un Africain mange et que quelqu'un passe, il lui dit toujours : « viens manger » ; ce n'est pas par simple gentillesse, mais pour la sécurité. Ils mangent volontiers en groupe dans la même assiette et à un endroit visible. C'est donc pour la paix que les génies accueillent les ancêtres, et que les ancêtres accueillent ceux qui arrivent auprès d'eux. Pour la même paix, d'autres peuples ont évité l'hospitalité et ont déployé d'autres stratégies.

2. L'évitement de l'hospitalité

Le judaïsme, le christianisme et l'islam ont chacun des prophètes ; et leurs cultes sont marqués par l'horreur de l'idole. L'idole semble être la chose à laquelle on renonce en faveur de Dieu. Or, justement, le culte des peuples d'Afrique est un renoncement au culte à la divinité céleste en faveur des idoles sous la forme d'ancêtres ou de génies. Pourquoi les uns évitent-ils Dieu et pourquoi les autres évitent-ils les idoles ?

2.1. Le prophète frère-aîné

Pour éviter l'hospitalité, l'allochtone ne frappe pas avant d'entrer. Il le fait de deux manières : par la conquête en se faisant maître des lieux ; ou alors, il se fait installer par le Dieu souverain du ciel.

Le souverain frère-aîné

Le mythe grec raconte comment le fils aîné a tué son père et a épousé sa mère, devenant ainsi le père de ses frères cadets. Freud nous a habitués à nous focaliser sur l'inceste, mais le foyer de ce mythe est peut-être ailleurs. La plus grande performance du frère-aîné, c'est d'avoir conquis la maison de son père au lieu de l'hériter. Si la terre habitée est un héritage que l'on tient de l'ancêtre et qui oblige à lui rendre culte,

Œdipe, lui, s'affranchit du culte à l'ancêtre. Il peut exiger de ses frères cadets de lui rendre culte, non pas parce qu'il les a engendrés, mais parce que c'est lui qui contrôle désormais le territoire. Le culte passe ainsi des pères absents que sont les ancêtres au frère aîné présent qu'est le souverain. La terre n'est plus un héritage, elle est le fruit d'une conquête. Le mythe d'Œdipe est politique, il est une représentation de la cité et de son souverain conquérant, frère-aîné des citoyens et surtout qui tient lieu de père de la cité. On le voit, le culte rendu aux empereurs procède du même motif. Ici encore, on rend culte à celui qui a donné l'accès au territoire qu'on habite.

La cité grecque dans sa version d'empire ou d'Etat moderne laïc organise l'évitement du culte aux ancêtres et instaure un rapport à la terre qui n'est plus sous la garde d'un héritier, mais entre les mains armées d'un souverain qui a le monopole de la force. A ce sujet, on peut noter que les Etats modernes africains sont nés pour mettre fin aux identités ethniques. Avec le frère-aîné, on ne demande plus l'hospitalité ; il suffit d'être puissant pour s'installer par soi-même. La logique de l'accueil est remplacée par celle de la conquête et de l'auto-installation. Le frère aîné souverain a un concurrent puissant : le prophète, ce frère aîné spécial.

Les prophètes qui sont les derniers

Les prophètes qui sont les derniers promettent toujours un paradis, et apportent un culte sans frontières. Leur culte est universel et s'impose à toute l'humanité. Le prophète proclamé dernier annonce le paradis comme la fin de l'histoire et désigne son point de contact ici-bas avec un statut d'aîné de tout. C'est ainsi que le Christ désigne sa chair et Mahomet désigne la sainte Pierre noire de la Mecque comme le point du paradis vers lequel tout doit s'incliner. La chair du Christ et la pierre de la Mecque ont la même fonction que le souverain, elles constituent des frères aînés vers qui s'inclinent tous les cadets. La chair du Christ reçoit l'adoration de toute chair, la Pierre de la Mecque reçoit la soumission de toute la terre.

Le culte chrétien fait du corps du Christ le centre de ralliement de toute chair¹⁰. Le récit de la visite des Mages l'exprime bien. Ces rois, représentant tous les peuples de la terre, sont venus adorer Dieu qui a pris chair. La chair du Christ est l'aîné de toute chair parce qu'elle est la première à monter au paradis. La célébration eucharistique représente cette vocation de la chair du Christ à rassembler en un seul corps l'humanité entière¹¹. Semblablement, c'est vers la sainte Pierre noire de la Kaaba descendue du ciel que les musulmans se tournent. Orientés vers « l'aîné de

toutes les terres », c'est toute la terre que l'on incline vers le centre du monde. Le culte musulman fait de la Kaaba le point de ralliement de toute la terre.

Le message des derniers prophètes est une sotériologie. Ils proclament le salut de toute l'humanité avec un corollaire puissant : le souci du frère cadet à sauver¹². Le culte inauguré par les derniers prophètes se présente comme un remède d'immortalité. Celui qui rend le culte selon le dernier prophète sera sauvé et celui qui ne le rend pas est un damné. Cette discrimination par le culte est très significative. Le salut traduit l'impossibilité d'alternative ; il n'existe pas un ailleurs en dehors du paradis. Le paradis est en fait un empire divin¹³. L'empire-paradis se présente comme une totalité absolue. L'enfer est en réalité une absence de lieu. Le salut se présente surtout comme une vie éternelle. Il s'agit d'une vie céleste dont la promesse est signifiée dans la Chair paradisiaque du Christ pour les chrétiens et dans la Pierre paradisiaque de la Mecque pour les musulmans. Le lien nouveau stable qui relie au paradis affranchit de l'hospitalité de la terre habitée, dans la mesure où il rend le lien au territoire habité provisoire. La soumission au centre paradisiaque par le culte exonère de toute dette envers la terre habitée.

En définitive, on rend culte pour le paradis promis afin d'éviter d'en rendre pour l'hospitalité de la terre habitée. Dans tous les cas, même en évitant l'hospitalité de la terre, pour célébrer sa soumission à une souveraineté, c'est toujours pour la même raison que l'on rend culte. On rend culte aux ancêtres ou à Dieu parce qu'ils ont autorisé l'habitation d'une terre maintenant.

La Chair-Eglise et la Pierre-Umma

Si l'imam représente la terre aînée de la Mecque, le prêtre chrétien représente le frère aîné Jésus. L'Eglise est un corps, elle rassemble des chairs. L'Umma musulman est un espace, il rassemble des territoires soumis. La chair de Jésus est l'aîné de toute chair ; le christianisme fait le rassemblement de tous les peuples. Jésus est le frère aîné de tous les humains. Le culte chrétien privilégie le rassemblement d'un peuple autour d'une table. Toute la liturgie chrétienne cherche à produire et à mettre en scène le corps unifié, que ce soit à travers le chant ou à travers l'eucharistie et les sacrements. L'Eglise est un peuple sans territoire : on dirait que Jésus rassemble toute chair comme peuple pour éviter de gérer la pierre comme territoire. Mais de fait, la dynamique de la pierre et la dynamique de la chair se rejoignent. En effet, lorsque les membres du corps du Christ sont aussi les pierres vivantes de l'Eglise. (1 P 2, 5) la chair et la pierre deviennent synonymes. C'est le rapport entre l'aîné et ses cadets qui

est reproduit entre les terres à travers le binôme musulman constitué par la Pierre du paradis et les terres.

C'est ce rapport qui est établi entre les humains avec le binôme constitué par Jésus et l'humanité. Les rapports sont hiérarchisés : les terres ont un aîné, les humains ont un aîné. Le judaïsme, pour sa part, préfère le rapport exclusif de fils unique avec le couple sans partage : peuple juif et terre de Canaan.

2.2. Le prophète fils unique

Le fils est unique parce qu'il a renoncé à la terre de son père. En effet, rester avec le père, c'est accepter d'avoir des frères avec qui partager l'espace commun du père commun. Quitter la maison du père, c'est annuler le statut de frère-aîné. Tous les prophètes ne se disent pas frères-aînés.

Le prophète sans paradis

Le prophète vétérotestamentaire ne promet pas un paradis et il ne se déclare pas être le dernier. On peut noter que l'Ancien Testament raconte plutôt des récits de paradis perdus, une manière de se moquer des voisins païens qui sont à la recherche du paradis¹⁴. Le paradis perdu est une autre version de la maison du père qu'on a quittée, tandis que le paradis établi est une version de la maison où l'aîné rassemble ses cadets. Tous les prophètes, Moïse, Jésus et Mahomet, déclarent que le territoire habité est un don de Dieu. Le prophète d'Israël, tout en invoquant Dieu pour éviter de quémander l'hospitalité, semble pourtant s'éloigner du modèle impérial du frère-aîné. Le rêve de Joseph exorcise la tentation impérialiste avant la descente des fils d'Israël en Egypte. En effet, il y a empire lorsque tous s'inclinent devant un. Ce qui est contesté à Joseph, c'est ce que réalisent la chair du Christ et la Pierre noire de Mahomet. Que ce soit avant, pendant ou après l'établissement du royaume davidique, Israël a toujours souhaité n'être l'hôte de personne. Les fils d'Abraham sont les seuls héritiers de la terre que leur Dieu met à leur disposition. Israël formule ainsi sa protestation contre les velléités impérialistes de ses voisins, l'Egypte, Babylone, l'Assyrie, la Grèce, Rome. Le judaïsme récuse surtout le paternalisme du frère aîné. Chaque tribu a son père contrairement à l'empire qui n'a plus que le frère aîné et père de tous qu'est l'empereur. En désignant le territoire de Canaan comme territoire de Dieu, Israël évite de désigner les ancêtres de Canaan comme ceux qui l'y ont installé. C'est en raison de cela que Yhwh reçoit le culte de la part d'Israël. Israël raconte aussi la fin du temple et de son culte, une manière peut-être de prendre ses distances par rapport à cette redevance pour le pays habité.

La fin du temple

Le judaïsme renonce au culte des idoles pour exprimer qu'Israël n'est l'hôte de personne ; avec la perte du pays il renonce au temple et à son culte. Il renonce à reproduire le temple et son culte, ni à Jérusalem ni ailleurs. Notons que la synagogue n'est pas un lieu de culte, mais plutôt une école, un lieu d'étude de la Torah. Le renoncement à la terre unique reçue est un renoncement à en faire une terre aînée. En renonçant d'abord à rendre culte aux idoles, puis à reconstruire le temple, Israël renonce finalement à la fois au culte pour le pays de ses ancêtres comme pour le pays reçu de Dieu. Il renonce à posséder la terre à la fois comme don des ancêtres et comme don de Dieu. Ce renoncement intégral à la terre formule un habiter de la terre comme hôte intégral. La théologie du don de la terre est, pour ainsi dire, une antithèse théologique qui confirme la théologie nomade du renoncement intégrale à posséder la terre habitée.

Ne rend culte que celui qui reçoit d'une manière ou d'une autre la terre qu'il habite. Le culte d'Israël est un culte spirituel, fait des fruits de ses lèvres. Son culte est un véritable culte au Dieu du ciel, dans la mesure où il n'exerce pas l'hospitalité et n'en reçoit pas. Il est unique comme le Dieu unique, il n'a ni frères cadets ni cousins, comme Dieu qui n'a pas d'autres Dieux en face. Finalement, ce qu'Israël fait, c'est qu'il renonce à l'autochtonie pour protester contre l'allochtonie. Israël est la figure de Lévi ; il renonce à la terre en faveur des étrangers et il refuse de faire empire avec eux. Lévi se retrouve sans ses idoles et sans son temple. On retrouve les dynamiques du nomadisme après le double renoncement : ni autochtone ni hôte. Contre les étrangers qui refusent d'être des hôtes, Israël est un autochtone qui refuse à la fois d'accueillir et de se faire accueillir. Le fils unique est celui qui refuse à la fois d'être aîné et d'être cadet. Le renoncement au culte du temple qu'effectue Israël permet de préciser que le culte est rendu par celui qui reçoit la terre qu'il habite. Ce qui ressemble à la fin du culte est en réalité la forme extrême du culte comme renoncement à tout territoire, ni hérité, ni conquis, ni même donné par Dieu.

2.3. Le culte et la politique

Sans le culte, la terre ne serait pas habitable. Le culte est une invitation à renoncer à un territoire. L'envers du culte est qu'il faut déterminer celui à qui revient la gestion du territoire auquel on a renoncé.

La prohibition de l'inceste géographique

La terre impose à ses habitants une règle élémentaire implacable : la prohibition de l'inceste. En effet, le partage d'un espace n'est possible que si l'un renonce à quelque chose en faveur d'un autre. C'est ce renoncement que chaque peuple formule à travers son discours sacré. Toute parole sacrée sert à motiver un culte qui prend, d'une manière ou d'une autre, la forme d'un renoncement à un territoire, une prohibition d'inceste géographique.

C'est ainsi qu'Israël raconte comment il a renoncé à un pays qu'il désigne comme la Chaldée d'Abraham ou comme l'Égypte de Moïse. Pour rendre culte au Christ, le chrétien doit renoncer au monde. Le culte musulman exige une soumission ; le croyant met son territoire sous la tutelle de Dieu en se soumettant¹⁵. Le chef de terre des peuples d'Afrique noire renonce à son territoire en faisant de la place à ses hôtes. Que l'on rende culte à Dieu ou aux ancêtres, on témoigne que l'on a renoncé à un territoire.

Le culte est le signe du renoncement au territoire qui scelle le lien social entre les groupes qui partagent un même espace. L'invitation au culte se précise ainsi comme une invitation à ne pas se faire maître d'un territoire. En se soumettant au Dieu ou aux ancêtres, on traduit ce renoncement, fondement de la société.

On peut noter que l'autochtone, celui qui, tout en renonçant à son territoire, reste pour y accueillir ceux qui arrivent, produit un discours sacré sous la forme de l'oralité. L'oralité coïncide ainsi avec le culte des ancêtres, tandis que l'écriture fait appel au culte du Dieu du ciel. L'écriture sacrée semble coïncider avec l'impossibilité d'exercer l'hospitalité. Elle traduit le statut d'allochtone, de celui qui gère un territoire d'autrui. Les peuples d'Afrique pratiquent les ancêtres et l'oralité, contrairement à leurs homologues autour de la Méditerranée qui ont l'écriture et qui se tournent vers le Dieu du ciel.

Le paradis coïncide avec l'invitation adressée aux fils d'autrui. Lorsque l'écriture s'accompagne du paradis, l'invitation au culte s'adresse à tous les hommes sans exception. Avec le paradis, on ne se contente pas de s'imposer le renoncement au territoire, on invite les autres à faire autant. On dirait qu'avec le paradis, on universalise son propre renoncement. Il y a paradis lorsque tout un chacun renonce à son propre territoire et surtout lorsque personne ne cherche à exercer l'hospitalité. L'invitation au culte adressée à tous porte une dynamique globalisante qui

universalise l'allochtonie. Elle traduit la volonté des étrangers à faire de tous des étrangers.

La gestion politique du territoire

Au culte correspond la gestion du territoire. Chaque culte donne lieu à une forme de gestion de territoire. La question du culte comme invitation au renoncement pose d'emblée la suivante : en faveur de qui renonce-t-on au territoire ? En d'autres termes, à qui revient la gestion du territoire auquel on a renoncé ? Le Juif semble laisser la gestion du territoire aux païens, l'Eglise à l'Etat, le chef de terre à ses hôtes, le musulman au souverain. Les enjeux se compliquent dans l'histoire lorsqu'une tradition donnée est forcée par les circonstances à sortir de ses propres canons.

Aaron : La forme du renoncement au territoire chez les Juifs est la figure d'Aaron. Lévi n'a pas de part de terre, il représente ainsi Israël comme celui qui a renoncé à la maison de son père. A la perte définitive du pays, ce sont toutes les tribus qui vont assumer ce statut singulier de Lévi, devenant un peuple sans pays. En renonçant à Canaan après avoir renoncé à Ur, Israël s'interdit d'avoir une nation. Israël laisse la gestion des territoires entre les mains des païens. En rendant son culte, seul, Israël laisse ceux qui ne rendent pas culte s'occuper de la gestion des territoires. Israël en diaspora est au milieu des païens ce que Lévi est au milieu des douze tribus.

Le baptisé : Ce qu'Israël fait avec les païens, les chrétiens vont le faire avec les mondains. Le culte organisé par les citoyens du royaume des cieux délimite deux cités : celle du ciel et celle de la terre. L'Etat gère les affaires de la cité que les baptisés ont laissées. Le renoncement des chrétiens ressemble au renoncement à la force par les citoyens. La séparation entre l'Eglise et l'Etat fonde en réalité l'Etat comme l'instance en faveur de laquelle les humains renoncent à la force pour lui concéder le monopole de la violence.

Le musulman : La soumission du musulman formule son renoncement au territoire sous la forme d'une mise sous tutelle. La tutelle en réalité permet au soumis de gérer son territoire, seulement cela doit se faire sous le contrôle du souverain. Il n'y a pas de séparation entre la sphère du culte de celui qui a renoncé au territoire et celle du gouvernement de celui en faveur de qui le renoncement a été fait. Le musulman ressemble à un autochtone qui cède son territoire en le gérant sous le contrôle de l'allochtone ; le chef de terre africain ressemble plutôt à un autochtone qui cède son territoire à l'allochtone dont il surveille la gestion.

Le chef de terre : Le chef de terre ne devient jamais roi. Il a renoncé au territoire des ancêtres pour y accueillir l'hôte qui en a la gestion politique. Les sociétés africaines peuvent ainsi s'organiser sans tracer des frontières parce que le roi n'est pas un conquérant, mais un administrateur du territoire des ancêtres qui l'ont accueilli. L'absence de frontières est la marque des territoires africains précoloniaux comme territoire d'hospitalité. Les conflits dans un tel espace naissent toujours sous la forme de vice d'hospitalité. On peut accuser l'étranger de se prendre pour un autochtone ou alors c'est l'autochtone qui est accusé de refuser d'accueillir sur son territoire.

L'entrée de l'Afrique dans la modernité est marquée par l'établissement des frontières étatiques. L'Etat moderne est né sous le signe de l'oubli des ethnies qui pourtant persistent et subsistent. Le modèle du frère aîné, une fois encore, est venu déclasser le modèle qui existait avant lui. Les ethnies ont été forcées à renoncer à la gestion du territoire au profit de l'Etat moderne. Les fils d'Afrique qui gèrent l'Etat en Afrique ne sont pas les fils de leurs ancêtres, ils sont plutôt les frères cadets des colonisateurs ; c'est à ce titre qu'ils tiennent leur place d'hommes d'Etat. L'Afrique a son culte mais ce n'est pas ce dernier qui fait sa forme actuelle.

3. Les enjeux du culte africain

Il est possible d'exercer l'hospitalité envers la modernité au lieu de la laisser s'auto-installer. Le culte africain détermine un art de penser et d'habiter la terre.

3.1. Culte comme art de penser

L'universel est la figure du frère aîné. En effet, il n'y a d'universel que lorsque l'un soumet la totalité. Le modèle de l'hospitalité préside à une autre manière de penser. Le statut de la vérité dépend du culte que l'on rend et non de la raison. C'est la même raison qui a dicté aux uns de rendre culte au ciel et aux autres de le rendre à la terre. Pour comprendre pourquoi les uns aiment ce qui est un, et les autres ce qui est multiple ; pour saisir pourquoi les uns détestent le rassemblement et les autres s'évertuent à le construire, ce n'est pas la raison qu'il faut interroger, mais la forme que le culte donne au penser.

La marque d'une épistémologie se trouve dans sa gestion de la vérité de l'autre. L'épistémologie de l'hospitalité se caractérise par l'accueil de la vérité d'autrui comme profane à côté de la sienne propre sacrée. L'épistémologie, lorsqu'elle organise la concurrence avec les vérités des autres opère une conquête de leurs espaces afin de satisfaire à son hégémonie universaliste.

L'épistémologie de l'universel est une épistémologie de l'intrusion. Le culte des ancêtres est naturellement particulier et multiple. D'abord parce que les ancêtres forment un corps et surtout parce que chaque communauté a droit à son corps d'ancêtres. La vérité des uns cohabite avec la vérité des autres. En Afrique, la multiplicité des cultes cohabite sans se déranger mutuellement. Ce qui est sacré pour les uns est profane pour les autres. La plaisanterie sert à marquer le rapport différencié à la vérité. Cette dynamique permet de saisir la vérité non pas comme une qualité de l'être, mais comme le rapport que l'on a avec lui. L'animal totémique n'est pas ontologiquement sacré, il l'est pour celui qui l'a pour totem. L'ontologie attribuée aux êtres ce qui se trouve dans leur relation, universalisant de fait la relation singulière du frère-aîné. L'hospitalité permet, elle, de traduire toutes les relations de l'être, au lieu de l'emprisonner dans l'empire unique du frère-aîné. S'il n'y a de science que de l'universel, c'est parce qu'il n'y a de science que dans l'empire ; l'aîné étant la mesure de toute chose. L'universel n'est donc pas une caractéristique de la vérité, mais de l'impérialisme.

Pour réduire les multiples occurrences particulières en une vérité unique, on procède de deux manières : les vérités entrent en concurrence, et la meilleure gagne et concentre le statut unique de vérité. Ou alors, les vérités particulières se fondent en une seule qui les rassemble toutes. La première s'obtient par autorité, la seconde par négociation. Ceci n'est possible que lorsque la différence entre les vérités est de degré. Lorsqu'elle est de nature, l'impossibilité d'union et de compétition les oblige à l'hospitalité. L'unique raison pour laquelle chaque communauté rend culte, c'est la paix. Il est inutile de demander aux uns d'entrer en dialogue avec les autres. En réalité, il est impossible de mettre d'accord les différentes croyances. Car, l'adhésion à une croyance implique le renoncement aux autres ; et le renoncement est tout aussi important que l'adhésion elle-même. C'est pourquoi l'alliance est l'unique rapport pacifié entre les croyances. Le culte réalise la paix entre les hommes, mais aussi avec la nature.

3.2. Culte comme art d'habiter

Le véritable nom de la vie, c'est la paix. Habiter un lieu sans être inquieté, c'est cela la vie. Pour que cela se réalise, la terre prescrit aux hommes une seule règle : la prohibition de l'inceste. Pour habiter la terre, les hommes ont le choix entre faire la guerre ou faire alliance. En renonçant à la terre en faveur de l'autre, on fait alliance avec lui pour avoir la paix ; lorsqu'on refuse cette alliance, il ne reste que la violence,

pour conquérir ou pour sécuriser la terre à habiter. Les uns rendent culte pour l'hospitalité de la terre, d'autres pour sa soumission.

Le culte et l'écologie

Le culte est peut-être l'acte des plus écologiques ; car, c'est en raison du fait que la nature lui sert de maison que l'homme rend culte. En effet, Israël respecte le pays de Canaan parce qu'il lui a été donné par Dieu ; les peuples d'Afrique veillent sur la terre de leurs ancêtres ; les musulmans et les chrétiens traitent déjà la terre en fonction du paradis qu'ils espèrent. De ce point de vue, la cité et son héritier l'Etat moderne, avec leur dynamique de développement et d'exploitation de la terre, ont besoin du message des ancêtres et des prophètes pour accorder à la terre le respect qu'elle mérite.

C'est lorsque nous saurons que cette maison commune n'est pas à nous, mais qu'elle a une autorité qui autorise son habitation que nous la respecterons. Ce n'est pas en ayant pitié d'elle parce qu'elle s'abîme, mais bien en craignant qu'on nous retire la grâce de l'habiter que nous devenons sages dans le monde. Celui qui prend soin de la nature, c'est l'homme reconnaissant devant l'autorité qui lui concède de l'habiter et non l'homme qui s'en fait le maître, le tuteur et le responsable. La solution à la crise écologique est avant tout culturelle. Celui qui ne rend pas culte est dangereux pour la terre. Un culte est bon lorsqu'il promeut la paix et l'écologie. C'est à travers ces deux réalités que la terre ressemble au Paradis.

Le culte et la migration

Le culte détermine la possibilité ou non de l'immigration. Lorsqu'on rend culte pour la soumission de la terre, on mesure la puissance de l'étranger. Le colon a de quoi exercer la domination sur le territoire de son désir. Le touriste et l'homme d'affaire circulent. L'immigré, lui, n'est pas autorisé à circuler, car sa force ne suffit pas pour soumettre le territoire auquel il souhaite accéder. Le culte à la puissance de soumission de la terre par Dieu est la marque de l'allochtonie. Par ce culte, l'étranger célèbre la puissance d'intrusion dans un territoire. L'occident et l'orient ont toujours habité, à la suite des conquêtes et des « pacifications » de territoires. Ce sont ces territoires ainsi soumis que l'on protège par des visas. Lorsqu'on rend culte aux ancêtres pour l'hospitalité accordée, on est tenu d'exercer l'hospitalité. Le culte aux ancêtres a permis aux peuples d'Afrique noire de gérer leur espace sans le morceler en frontières mortifères. Il suffit de demander l'hospitalité pour habiter.

CONCLUSION

A travers le culte, on reconnaît que c'est par grâce qu'on habite la terre : si les ancêtres y accueillent gracieusement, Dieu déclassé les ancêtres afin d'y installer gracieusement. Finalement, pour habiter la terre, les hommes ont le choix entre la conquérir ou bien demander l'hospitalité. Selon les peuples d'Afrique noire, en demandant l'hospitalité les uns auprès des autres, la terre serait habitable pour tous. Le culte appelle au renoncement au territoire ; il détermine par là même la politique comme gestion du territoire auquel on a renoncé. Il y a véritablement la paix lorsque la politique se fait l'allié du culte. La gestion politique est apaisée chaque fois qu'elle supporte l'avis de ceux qui ont renoncé au territoire.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

1. V. MULAGO, *La religion traditionnelle élément central de la culture bantou*, dans *Colloque de Cotonou, Les religions africaines comme source de valeurs de civilisation*, Paris, Présence Africaine, 1972, p. 143.
2. M. HEBGA, *Christianisme et Négritude*, dans L. SANTEDI KINKUPU, G. BISSAINTHE, M. HEBGA, *Les prêtres noirs s'interrogent. Cinquante ans après...*, Paris, Karthala-Présence Africaine, 2006, p. 202.
3. J. C. FROELICH, *Animismes. Les religions païennes de l'Afrique de l'ouest*, Paris, Editions de l'Orante, 1964, p. 85.
4. G. KRAUSKOPFF, *Ancêtres*, dans P. BONTE et M. IZARD, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, PUF, 1991, p. 66.
5. B. AKOTIA, *La gestion des conflits chez les Akebu du Togo*, Lille, ANRT, 2007, p. 234-252.
6. M. KOUAM, *Sorcellerie, 'sectes' et RTA : repenser la philosophie et la théologie africaines avec Hebga*, dans N. SOEDE et I. NDONGALA, *L'Eglise en Afrique 50 ans après les indépendances*, Abidjan, Editions ATA, 2013, p.182.
7. T. R. BOA, *La sorcellerie n'existe pas*, Abidjan, Editions du Cerap, 2010.
8. A. SANON, *Communauté traditionnelle unie par le fait religieux : communauté chrétienne de base fondée par le Christ. Quelles ressemblances ? Quelles différences ?*, dans ICAO, *Actes du Colloque international d'Abidjan 16-20 septembre 1980, Savanes Forêts*, Numéro spécial, 1982, p. 490.
9. M. KONE et N. KOUAME, *Socio-anthropologie de la famille en Afrique. Evolution des modèles en Côte d'Ivoire*, Abidjan, Editions du Cerap, 2005, p. 109.

10. R. TOSSOU, dans ICAO, Actes du Colloque international d'Abidjan 16-20 septembre 1980, *Savanes Forêts*, Numéro spécial, 1982, p. 510.
11. J. GOODY, *La peur des représentations. L'ambivalence à l'égard des images, du théâtre, de la fiction, des reliques et de la sexualité*, Paris, La découverte, 2003, p. 96.
12. M. SINGLETON, *Le souci d'autrui. Entre la charité cannibale et l'altruisme anthropophage*, dans IDEM, *Critique de l'ethnocentrisme. Du missionnaire anthropophage à l'anthropologue post-développementiste*, Paris, Paragon, 2004, p. 120.
13. H. MAURIER, *Rapports interactifs entre la religion, les organisations sociales, et les relations interpersonnelles. Tension entre l'universalisme chrétien et le particularisme religieux africain traditionnel*, dans ICAO, Actes du Colloque international d'Abidjan, p. 91.
14. L'épopée de Gilgamesh. Texte établi d'après les fragments babyloniens, assyriens, hittites et hourites. Traduction et adaptation de l'arabe par Abed Azrié. http://www.lestoutespremierfois.com/wp-content/uploads/pdf_L_epopee_de_Gilgamesh_-_Abed_Azrie.pdf. Consulté le 10.03.2019.
15. R. L. MOREAU, *Africains Musulmans*, Paris, Présence africaine, 1982, p. 68.